Gérald Bloncourt par lui-même. Hommage

Entretien avec Gérald Bloncourt réalisé en avril 2013

Marie Poinot et Anne Volery

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/9210>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.9210

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2019

Pagination : 136-144

ISBN : 978-2-919040-45-2

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinot et Anne Volery, « Gérald Bloncourt par lui-même. Hommage », *Hommes & migrations* [En ligne], 1325 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/9210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.9210>

Gérald Bloncourt par lui-même.

Hommage

Propos recueillis par **Marie Poinso**t et **Anne Volery**,
lors d'un entretien avec Gérald Bloncourt réalisé en avril 2013.

Nous avons appris avec regret et beaucoup d'émotions le décès de Gérald Bloncourt le 29 octobre 2018. Photographe important dans les collections du Musée¹, nous l'avons rencontré en avril 2013 à l'occasion de l'exposition qu'il présentait au Musée, *Pour une vie meilleure, photographies de Gérald Bloncourt*, qui abordait l'immigration portugaise à travers cinquante de ses photographies prises en France et au Portugal entre 1954 et 1974. Nous avons réalisé à l'époque un long entretien avec lui et nous avons publié la partie en lien avec l'immigration portugaise et l'exposition. Nous publions aujourd'hui, en forme d'hommage, les parties de l'entretien où il est revenu sur sa vie, sa propre émigration, ses engagements et sa conception de la photographie et de son métier de photo-journaliste.

Quand nous l'avons interrogé sur ses photos, Gérald Bloncourt ne nous avait pas répondu directement. Pour lui, ses photos parlent d'elles-mêmes si on fait l'effort de les regarder. Plutôt que de parler de ses photos donc, il nous a expliqué, patiemment, ce qui l'avait amené à les prendre. Et c'est son parcours qu'il nous a retracé avec beaucoup d'honnêteté à travers une série d'anecdotes toutes en images, presque une série d'instantanés : Haïti d'abord. Les conditions de vie, la dictature. La prise de conscience très tôt des inégalités sociales et de l'exploitation qui le pousse à s'engager politiquement. Viennent ensuite l'exil, les petits boulots, la rencontre avec la photographie, puis l'engagement toujours, cette fois à travers son objectif de photographe.

Haïti, l'éveil au monde

Gérald Bloncourt naît en 1926 en Haïti. C'est le contexte, économique, politique et social d'Haïti, presque autant que son milieu familial, qui le marque et qui lui font prendre conscience, très jeune, des inégalités sociales et de l'exploitation. Il décidera de les combattre en s'engageant dans la révolution de janvier 1946.

Gérald Bloncourt : Je dois dire d'abord que je suis haïtien. Cela me tient à cœur. Quand on vous fout dehors, on n'a qu'une idée, c'est de revenir. J'avais 19 ans quand j'ai été expulsé de mon pays *manu militari* à la suite des fameuses Cinq Glorieuses, quand nous avons renversé le gouvernement Lescot à l'époque.

1. Le Musée national de l'histoire de l'immigration a, dans ses collections, 52 photographies de Gérald Bloncourt sur les immigrés dans le monde du travail et sur leurs conditions de vie, notamment dans les bidonvilles de la région parisienne ; photographies prises entre 1954 et 1981.

Je suis né dans le Sud d'Haïti, d'un père guadeloupéen et d'une mère française, dont les parents étaient d'ailleurs italiens, c'était aussi une immigrée. Je suis né le 4 novembre 1926, dans un petit village au sud de Jacmel. J'y ai grandi jusqu'à l'âge de 10 ans. J'ai vécu au milieu de toutes ces inégalités sociales et du racisme. Mes parents étaient assez démocrates et progressistes. Ma mère était très en avance, une « MLF » de l'époque. J'ai vécu la lutte contre l'occupation américaine. Mon père a d'ailleurs été emprisonné. Toute ma jeunesse s'est passée dans cette espèce de violence : les manifestations, les têtes coupées..., mais aussi la violence des cyclones, du temps. Quand j'avais 10 ans, il y a eu un tremblement de terre assez important avec un raz-de-marée et nous sommes venus habiter dans la capitale.

J'ai grandi révolté par toutes les injustices sociales dont j'ai pris conscience très tôt. J'étais gamin, j'avais 7 ans, il y avait un vieux conteur qui s'appelait Diogène – ce fabuleux nom grec, ce sont des traditions chez nous –, qui s'arrêtaient devant la barrière de la maison, la grande barrière en fer forgé, et qui nous racontait un conte à n'en plus finir comme les *Mille et une Nuits*. Il s'agissait de Laetitia, une princesse. Ce jour-là, un camion de la Garde d'Haïti est arrivé et ils se sont mis à le matraquer avant de l'embarquer. Moi, j'essayais d'ouvrir le gros crochet de fer pour qu'il se réfugie à la maison, mais c'était énorme. J'avais 7 ans. Un truc qui faisait trois, quatre mètres, tenait la barrière. Je n'ai pas réussi. Et puis ça n'aurait servi à rien puisqu'il était dans les mains des types. J'entends encore les coups de coco-macaques sur la tête de ce type qui criait. Et ils l'ont emmené. Ma nourrice est arrivée en entendant les bruits et je lui ai demandé en colère :

« – Mais pourquoi ? »

« – C'est comme ça mon petit mignon, c'est Haïti, c'est comme ça », m'a-t-elle répondu. Moi, j'étais révolté, je ne comprenais pas. « C'est parce que le bateau de touristes américains arrive demain, il faut nettoyer la ville de tous les mendiants » a-t-elle ajouté. Diogène n'est jamais plus revenu et je crois que c'est ce jour-là que je suis devenu « révolutionnaire ». Il faut changer le monde, ce n'est pas possible.

La guerre a éclaté. Mon frère aîné était venu en France en 1938, parce que lui aussi était activiste quand il était étudiant et mes parents avaient préféré l'envoyer dans la famille de mon père qui résidait à Paris. On pensait qu'il faisait de la résistance. Ça a été le cas. Il a été fusillé au Mont-Valérien².

À la même époque, il y a eu un massacre important en République dominicaine, une sorte de Saint-Barthélemy au cours de laquelle ont été assassinés, je crois, 15 000 Haïtiens à la machette. Il y a eu des manifestations et, ce jour-là, j'ai quitté le collège. Je me suis joint à cette manifestation. J'ai vu un jeune noir qui avait trois ans de plus que moi, il devait avoir 15 ou 16 ans, grimper sur un mur en criant : « *Il faut aller venger nos frères, il nous faut des armes.* » C'était Jacques Stephen Alexis que j'ai connu quelques années après, il étudiait en

2. Tony Bloncourt, né le 25 février 1920, résistant et membre des « bataillons jeunesse », est mort fusillé au Mont-Valérien le 9 mars 1942.

médecine avec mon frère. C'est là qu'on s'est rencontré. Nous étions assez nombreux, en tant que jeunes, à vouloir renverser ce gouvernement : les gens disparaissaient, on assassinait, c'était la dictature.

Quand René Depestre a sorti son recueil *Étincelles*, moi, j'étais déjà avec Jacques. Nous avons constitué un groupe et nous l'y avons fait venir. Nous avons créé un journal, un journal des jeunes, qui s'appelait *La Ruche*. Parallèlement, j'étais peintre et graveur. J'ai été joint par DeWitt Peters, un Américain contestataire qui avait refusé de faire la guerre et qu'on avait donc envoyé en Haïti enseigner l'anglais. Il recherchait des peintres autour de lui et j'ai été de ceux qu'il a rencontrés. Nous étions sept et il a fondé le Centre d'Art. J'étais donc l'un des sept fondateurs du Centre d'Art et j'en étais même le secrétaire. Ce fameux Centre d'Art a été l'étincelle qui a mis le feu aux poudres, avec la fameuse explosion des peintres du merveilleux et tout ça.

Parallèlement, on m'avait chassé du collège. Ma mère était désespérée, c'était une intellectuelle. J'étais très actif : au Centre d'Art ainsi qu'au journal *La Phalange*. C'étaient des prêtres qui tenaient ce journal, le plus grand journal français de la Caraïbe. On m'a fait rentrer à *La Phalange*, où je faisais des dessins et où j'ai appris la linotypie. Je suis donc devenu linotypiste et je tapais des lignes en secret pour faire des tracts. Bref, toute une aventure.

Pour comprendre cette époque, il faut parler d'un type très important qui s'appelait Pierre Mabille. Un gaulliste qui avait fait partie du groupe surréaliste et qui était venu en Guadeloupe avant de se réfugier en Haïti. Il a donc été nommé responsable culturel, une sorte d'ambassadeur en Haïti. Il y avait la France libre, mon père y était et tout le monde voulait se battre contre les nazis. Mabille a fait entrer un tas de livres. C'est là que nous avons découvert Maïakovski, Neruda, Aragon et tout ce monde-là. Nous étions avides. Il avait invité Aimé Césaire et, quelque temps après, il a invité André Breton. Avec la présence de Breton, nous avons publié ses conférences et certains de ses articles qui étaient violents contre le gouvernement. Le journal a été interdit au bout du troisième numéro. Et là, nous avons organisé une manifestation devant la statue de Dessalines qui a été réprimée. Ils ont arrêté Baker, Depestre et d'autres. Alexis et moi sommes entrés en clandestinité, obligés de dormir chez des amis. Nous avons eu une réunion importante et nous avons décidé de remettre ça. Et on a remis ça le 7 janvier 1946. Premières manifestations, premiers affrontements et premières troupes, parce que les types nous frappaient et nous nous battions avec eux. La manifestation a grossi et les habitants des bidonvilles sont arrivés. Une grève générale s'est étendue à toute la capitale et, au bout de cinq jours, les Américains ont renversé le président – ce sont eux qui dominaient le pays – et ils ont mis en place une junte militaire : les colonels Levelt, Magloire et Lavaud. Et la répression a commencé. J'ai été arrêté.

L'exil et l'arrivée en France

Après l'échec de la révolution, Gérald Bloncourt est expulsé. Vers la Martinique d'abord. De là, il gagnera la France métropolitaine. Il débarque au Havre, dans une ville en ruine, le 15 mai 1946. Parcours presque « banal » d'un émigré qui croise en chemin André

Breton, Aimé Césaire, les derniers bagnards de Cayenne, et qui « débarque » dans un monde dont il ne connaît pas les codes et qui s'attelle à plusieurs petits boulots jusqu'à trouver « sa » voie presque par hasard.

G. B. : *Manu militari*, j'ai été mis dans un avion et on m'a envoyé en République dominicaine où j'ai été accueilli par l'ambassadeur de France grâce à Mabilille, à Breton et tout ce monde-là. Je suis resté à Ciudad Trujillo sous surveillance policière pendant deux jours. Après, on m'a mis dans une voiture, accompagné par deux flics, pour traverser toute la République dominicaine jusqu'à Puerto Plata. Là, je me suis embarqué sur un bananier qui venait chercher des chevaux à destination de la Martinique et de la Guadeloupe – parce qu'il y avait eu le siège, avec l'amiral Robert, et ils venaient chercher de la viande – et qui ai-je rencontré à bord ? André Breton.

André Breton qui me dit : « Vous êtes communiste, je crois ? » Je lui ai répondu que oui. Il m'a nourri pendant les trois jours de traversée et il m'a dit le plus grand mal du Parti communiste et d'Aragon ! J'étais sidéré, Aragon, pour moi, c'était le poète de la Résistance. Il m'a dit : « Vous verrez plus tard, jeune homme, vous verrez. » J'ai pensé qu'il n'avait rien compris alors que j'admirais Breton. Pour moi, c'était un dieu. J'avais tout lu de lui à l'époque. Je me suis dit : « Il n'a rien compris, c'est un trotskiste ! »

En Guadeloupe, j'ai rencontré la famille de mon père. Mon père avait télégraphié. Ils sont donc venus me voir. Nous sommes restés quelques heures, puis le bateau est parti en Martinique où j'ai été reçu par un ami de mon père qui était le docteur Rose Rosette. Il m'a dit : « Moi, je suis gaulliste. Je sais que tu es communiste, mais tu es le fils de ton père. Alors tu peux faire ce que tu veux ici. » Il m'a donné carte blanche. J'ai pris contact avec le Parti communiste et Aimé Césaire. Il y avait Édouard Glissant. Il y avait Georges Despentès, qui est toujours vivant et que je revois à chaque fois que je vais en Martinique. J'ai passé deux mois et demi là-bas, dans des meetings, puis je suis arrivé en France. J'ai débarqué au Havre, en ruines, tel que je l'avais imaginé à travers les émissions de radio quand mon père les écoutait. Tout était détruit, il n'y avait pas d'hôtel. Nous avons couché dans les ruines de la Banque de France. Quand on s'est levé, j'ai vu une espèce de ruine romaine avec marqué « Banque de France » ; un vestige du capitalisme ! Après, on a pris le train et je suis arrivé à Paris. Mon oncle et ma tante étaient là, ainsi que mon frère Claude qui m'avait précédé. Il avait obtenu une bourse. Il était étudiant en médecine et il est devenu chirurgien.

J'ai débarqué dans cette France que je m'étais imaginée tout autrement. On m'avait dit : « Quand tu débarques, tu donnes une cigarette au douanier. » J'avais deux valises de « solidarité », bourrées de rhum, de cigarettes Chesterfield ou Lucky Strike, et ce qui s'est passé, c'est que j'avais voyagé avec les derniers bagnards de Cayenne. Il y en avait 90 et les types m'avaient tout fauché ! Mais je suis devenu copain avec eux et ils m'ont même appris à jouer à la belote pendant la traversée ! Comme on était copain, toutes mes cigarettes me sont revenues ! Par contre, ils m'ont dit : « Tu sais le rhum il est bu, on peut pas te le rendre... » Donc, j'avais mes cigarettes et j'ai suivi la consigne. J'ai tendu le

paquet de cigarette au douanier. Il était sec, teigneux. Il a mis la main sur le paquet et le paquet a disparu. J'étais surpris. Je me disais : « *Je suis en France quand même !* » Et puis j'ai croisé des prostituées. J'étais sidéré de les voir comme ça dans la ville. En Haïti, il y avait des bordels mais on ne voyait pas ça dans la rue. On avait trouvé un petit restaurant et la serveuse nous a demandé des tickets de pain. « *Qu'est-ce que c'est que cette histoire de ticket de pain ?* » Le patron est arrivé et a dit : « *Tu vois, ce sont des petits mignons. Ils viennent de débarquer. Il y aura un petit supplément.* » Et il a passé sa main ostensiblement sur les fesses de la serveuse. J'étais choqué. Je ne reconnaissais pas le pays des Ronsard et des Villon ! Je m'en étais fait une autre idée !

Puis je suis arrivé à Paris. J'ai débarqué des cageots aux Halles. Ma tante était assistante sociale et il fallait bien bouffer. Mon frère était étudiant et il habitait à la Cité universitaire. Un de mes souvenirs de cette époque, c'est ma rencontre avec Hô Chi Minh par l'intermédiaire de mon oncle, qui a été son avocat et qui l'a caché sous son lit³. Il y a d'ailleurs un film sur la vie d'Hô Chi Minh où ma cousine, aujourd'hui décédée, montre sous le lit à baldaquin où était caché Hô Chi Minh. Mon oncle était donc devenu copain avec lui et j'ai pu le rencontrer. C'était un type charmant, gentil, chaleureux. Il était venu en France pour négocier les accords de paix. Il avait fait venir mon oncle, qui m'a ramené une convocation. J'ai donc été voir Hô Chi Minh du côté des Champs-Élysées.

Comme il fallait que je gagne ma vie, j'ai trouvé des emplois dans des maisons de linotype. On m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles parce qu'il fallait être parrainé. C'était compliqué. Finalement, j'ai travaillé au noir dans une imprimerie rue Oberkampf, la nuit pour ne pas gêner le syndicat. Un jour, ils étaient en grève. Je me suis joint à eux alors que je n'étais même pas syndiqué. Puis, j'ai trouvé un job dans une petite boîte qui s'appelait pompeusement les Éditions photographiques universitaires. Il y avait trois maisons sous contrat avec l'Éducation nationale. On faisait les groupes scolaires, avec une grosse chambre. J'ai succédé à Nadar, tout simplement !

Dénoncer l'exploitation par la photo

Bloncourt devient, presque par hasard, photographe à L'Humanité (à la rubrique « le Front du travail »). Un jour, il croise Robert Capa. Cette rencontre furtive fut décisive pour lui. Capa allait sur les terrains d'opérations pour mieux combattre la guerre. Il décide d'aller dans les usines et les bidonvilles pour mieux dénoncer la misère. Ce faisant, il rompt alors avec les habitudes de la presse de l'époque qui publie des clichés anonymes de « travailleurs en rang d'oignons ». Il impose à la rédaction de nouvelles prises de vues montrant des visages, des mains, des hommes en train de travailler, des conditions de vies. Il regarde, observe, se rend sur place, prend des risques et témoigne, dénonce par l'image.

G. B. : J'étais donc photographe et comme j'étais communiste, militant à Antony, le Parti a entendu parler de moi et un jour, j'ai été convoqué et on m'a

3. Max Clainville-Bloncourt, avocat et militant anti-colonialiste.

dit : « Tu rentres à *L'Humanité*. » J'ai dit : « Ça n'a rien à voir. Moi, je ne suis pas photo-journaliste. » « T'en fais pas, t'en fais pas », m'a-t-on répondu. Alors je suis rentré à *L'Humanité*. J'avais rencontré le chef de la rubrique du travail, qui s'appelait Rabaté, un vieux révolutionnaire. Je lui ai demandé à rejoindre la rubrique « le Front du travail ». À 5 heures ou 6 heures du matin, nous allions sur les chantiers. Les gars étaient là avec leur sacoche, la bouteille de pinard et le casse-croûte. J'ai découvert tout ça. Il fallait boire le coup. Rochet m'a dit qu'il fallait que j'apprenne à boire du rouge, si je voulais côtoyer les ouvriers français. Alors, on descendait au bar de *L'Huma* et on buvait des coups de rouge. J'ai appris. Donc maintenant, ça y est. Je suis converti.

Un jour, toujours au bar de *L'Huma*, je buvais mon petit coup de rouge avec Rochet et il est parti pisser. Un type est venu à côté de moi. Nous avions les ongles jaunes, parce que nous mettions nos mains dans le révélateur. Tous les photographes avaient les ongles jaunes. Il me dit : « Tu es photographe ? » Je

lui dis : « Toi aussi. » Alors, il m'a parlé. Nous avons commencé à discuter un petit peu. Et il me dit : « Moi je photographie la guerre pour mieux la dénoncer. » Ça a fait tilt. Ça a été bref. Cinq minutes. Et puis il est parti. Et Rochet m'a dit en revenant : « Tu sais avec qui tu parlais ? ». Je lui ai répondu que non. « C'est Capa. » C'est après que j'ai découvert Robert Capa et que j'ai su qui il était. Je me suis toujours rappelé ce « Je photographie la guerre pour mieux la dénoncer » quand moi je photographiais les prolos pour mieux dénoncer l'exploitation et la misère. Chacun son créneau. Voilà l'orientation.

Quant aux photos elles-mêmes, quand j'ai commencé au journal, au départ, il fallait photographier tous les ouvriers posant devant l'usine en grève. On faisait la photo et ça devenait la Une de *L'Huma* : tout le monde en rang d'oignon. J'ai dit que ce n'était pas possible de continuer comme ça, que ces types avaient des cicatrices, des mains, qu'il fallait le montrer. Un jour, je me souviens, il était six heures du matin et je m'étais rendu sur un chantier en grève de vingt-quatre heures. Les ouvriers en colère avaient tracé à la craie sur une palissade « Chantier en grève de vingt-quatre heures. » La colère était telle qu'on voyait que la craie avait pété à certains endroits. J'ai fait la photo et je l'ai ramenée. J'avais d'autres photos mais j'ai donné celle-là. C'est à Jean Coin, le secrétaire général de *L'Huma*, qu'on remettait les photos. Il m'a dit : « Mais où sont les hommes ? ». J'ai dit c'est cette photo-là. Il a commencé à m'engueuler. Il s'est fâché tout rouge, mais j'étais décidé à tenir bon. Alors est rentré un type, Jean-Pierre Chabrol, qui a dit : « Mais c'est un chef-d'œuvre ! » Et c'est la photo qui a été publiée. Et depuis lors, comme j'étais responsable politique, je montais en conférence de rédaction et j'intervenais. Je me suis battu pour qu'il y ait des photos. Et ça a commencé à changer à cette époque-là. À *L'Huma*, on a commencé à montrer la gueule des mecs, des situations, des types en train de travailler, des cicatrices, etc.

« Pour moi, la photo est une arme. Elle permet de toucher des millions de gens. Quand ils lisent un journal, même s'ils ne voient pas le nom du photographe, ils voient la photo et ça leur rentre dans la tête. »

Pour moi, la photo est une arme. Elle permet de toucher des millions de gens. Quand ils lisent un journal, même s'ils ne voient pas le nom du photographe, ils voient la photo et ça leur rentre dans la tête. C'est ma salle d'exposition quotidienne, permanente, populaire, ouverte au public de la rue. Et puis c'était mes convictions, profondes, de dénoncer cette misère. Pas seulement celle des ouvriers, mais la misère en général. Toutes les inégalités. Le sort des immigrés. Je suis un immigré aussi.

Hors champ

Pour lui, tout ne se photographie pas. Il y a des choses dont il ne peut rendre compte par l'image : la mort, que ce soit dans la guerre du Front Polisario ou lors du tremblement de terre de 1982 dans la région de Naples, ou, plus intimement, Haïti. Le travail de Gérald Bloncourt relève d'une certaine culture de l'image dans la lignée des grands photographes humanistes dont il fait partie.

G. B. : Je suis retourné en Haïti. C'est le seul pays où je n'ai pas pu faire de photo. J'avais rencontré Henrotte, qui dirigeait Gamma, puis Sygma qui m'a dit : « J'achète tout ce que tu fais ! » Je me suis dit que j'allais gagner des ronds. J'ai fourbi mes appareils avant de partir en me disant que j'allais faire des photos et j'ai fait des merdes comme on dit dans le métier. Je n'y arrivais pas. J'ai quand même quelques photos. Mon dernier voyage date de deux ans avant le tremblement de terre et il y avait l'anniversaire de Jacques Roumain. J'étais le dernier à l'avoir connu et à avoir milité avec lui. J'étais le doyen. Et on me disait : « Fais des photos, fais des photos ! » Tout le monde me poussait. Alors j'ai quelques photos d'Haïti. Mais ce ne sont pas des chefs-d'œuvre. J'ai quelques images mais... Je ne peux pas. Il faudrait que je voie un psychologue ou un psychiatre parce qu'il y a un problème. Pourtant, Dieu sait si j'ai vu des choses. J'ai fait la guerre du front Polisario. J'étais le premier photojournaliste là-bas. J'ai vu des trucs horribles : 80 cadavres de petits mômes qui étaient morts de la rougeole alignés comme ça. Je n'ai pas fait de photo. Je ne peux pas. Quelque part, peut-être, j'aurais dû le faire, s'il y a des savants qui font des recherches... J'aurais dû le faire, mais j'ai pas pu.

Un tremblement de terre en Italie du Sud. J'ai dit : « J'y vais. » Puis je me suis dit : « Merde, il va y avoir 300 reporters, ils ont de l'argent, ils louent des hélicoptères... Je ne peux pas lutter. À qui vais-je vendre mes photos ? » Un mois après, le 25 décembre, j'ai décidé de passer Noël sur place. Quand je suis arrivé, on me faisait la gueule parce que les journalistes étaient à la chasse aux cadavres. J'en ai vu. Je n'ai pas pu photographier. Alors j'ai vécu avec les gens pendant onze jours. Au début, l'armée italienne nous apportait des sacs de couchage. On couchait dans la neige. Il faisait un froid terrible : - 17 °C. Puis, ils nous ont donné une roulotte. J'étais aussi avec les gens lors de leur manifestation à Naples. On m'avait adopté. Ils n'avaient rien et ils me donnaient des gâteaux et d'autres choses. Au bout de onze jours, les gens pleuraient parce que je partais. Ils ont vu que je ne photographiais pas tout, que je n'étais pas sur leur dos à les emmerder. Je ne suis pas seul. Nous sommes un certain nombre à avoir cette culture de l'image, mais il y a aussi des requins, des rapaces. ■